



Le Châtiment
de Willie Jones

Roman

ELIZABETH H. WINTHROP

Flammarion

ELIZABETH H. WINTHROP

Le Châtiment de Willie Jones

Dans une petite ville de Louisiane, on se prépare à exécuter le soir même à minuit un garçon noir de dix-huit ans, accusé d'avoir violé une adolescente blanche. Les habitants de la région vaquent à leurs occupations, mais l'événement occupe tous les esprits. Des doutes s'expriment peu à peu, à demi-mot, il se murmure même que le jeune homme n'avait aucune chance face aux pressions du père de la victime et des autres notables.

Multipliant les voix et les points de vue, ce roman puissant nous fait vivre les heures qui précèdent la mise à mort de Willie Jones sur la chaise électrique, au sein d'une communauté où le racisme est monnaie courante et où les opinions discordantes peinent à être entendues. Rien ni personne ne pourra donc empêcher le dénouement fatal ?

Née à New York et diplômée de Harvard, Elizabeth H. Winthrop enseigne la littérature et vit aujourd'hui à Gloucester, dans le Massachusetts. Le Châtiment de Willie Jones est son premier roman publié en France.

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Pierre Ménard

Flammarion

Le Châtiment de Willie Jones

Elizabeth H. Winthrop

Le Châtiment de Willie Jones

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Ménard

Flammarion

Titre original : *The Mercy Seat*
Éditeur original : Grove Press
© Elizabeth H. Winthrop, 2018.
Pour la traduction française :
© Flammarion, 2019.
ISBN : 978-2-0814-7382-9

*Pour Adin
En souvenir de Mark*

« Et le Siège du Jugement attend
Et il me semble que ma tête prend feu
Et d'une certaine façon il me tarde
D'en finir avec ce tribunal où la vérité se pèse
Œil pour œil
Et dent pour dent
La vérité quoi qu'il en soit je l'ai dite
Et je n'ai pas peur de mourir. »

Nick Cave, *The Mercy Seat*

PREMIÈRE PARTIE

LANE

Lorsque Lane sort de la boutique, en face de la pompe à essence, le chien l'a attendu. Il est assis dans la poussière au carrefour, le regard avide et vif, les oreilles dressées, sa langue noire émerge de ses babines retroussées. Un vague mélange de ridgeback et de pitbull, tout en muscles et les yeux foncés, comme celui qu'il avait dans son enfance et que son père avait abattu un jour dans le champ de canne à sucre, il n'allait tout de même pas s'encombrer d'un chien qui prenait le parti de sa femme lors des querelles domestiques. Le chien n'était pas mort sur le coup. Lane l'avait pansé de son mieux et lui avait fabriqué une litière un peu plus loin dans les broussailles. Il l'avait nourri et avait soigné sa blessure jusqu'à ce qu'il disparaisse quelques jours plus tard, sans doute pour aller mourir dans son coin.

Le chien se dresse dans la poussière d'un mouvement lesté et fait un tour sur lui-même avant de suivre Lane qui rejoint le camion, garé sous le seul arbre qui procure un peu d'ombre dans les parages. Lane s'arrête et se retourne. Il regarde le chien, puis la boutique qu'il vient de quitter : un cube sans grâce, blanc comme de

Le Châtiment de Willie Jones

la cendre, qui baigne dans l'étuve du carrefour. Les stores fatigués de la fenêtre ont été baissés pour empêcher le soleil de cette fin d'après-midi de pénétrer à l'intérieur et les lettres écaillées de la marque TEXACO, peintes sur la vitre, se dédoublent en projetant leur ombre sur le tissu déchiré. Lane se demande s'il s'agit d'un chien errant ou s'il appartient aux gens de la station-service, à la femme aux cheveux noirs qui lui a rendu sa monnaie sans un mot derrière son comptoir, à l'homme qui émerge à l'instant de la porte du garage, les manches retroussées sur ses bras maculés d'huile et de cambouis. Son mari, suppose Lane. Il a entrevu une pièce habitée dans l'entrebâillement de la porte, de l'autre côté du comptoir, d'où émanaient des effluves de viande braisée.

Lane se racle la gorge.

« Il est à vous ? » lance-t-il.

L'homme crache en se dirigeant vers la pompe à essence où une voiture attend et secoue vaguement la tête.

Lane jette au chien un morceau de la viande séchée qu'il vient d'acheter avec l'argent que le capitaine Seward lui a confié et poursuit son chemin en direction du camion, un International Harvester de 1941 d'un rouge étincelant. Lane trouve ses courbes d'une rondeur parfaite, qu'il s'agisse du capot ou des garde-boue, des phares qui se détachent à l'avant ou à l'arrière : le véhicule donne l'impression d'attendre tranquillement, vaguement surpris. Et peut-être le serait-il en effet s'il connaissait le contenu de la remorque métallique qu'il traîne derrière lui. Lane a assisté à Angola au chargement de ce fauteuil en bois au dossier droit qui semblerait inoffensif sans la présence des lanières en cuir qui pendent de ses accoudoirs et de la tringle fixée entre ses pieds de devant. Il a été surpris en

Le Châtiment de Willie Jones

découvrant l'objet ; il s'attendait à un engin métallique hérissé de fils électriques. Le fait que ce siège ressemble à un banal fauteuil trouble vaguement Lane : cette simplicité a pour lui quelque chose de profondément inquiétant.

Il ouvre la portière du camion, se hisse derrière le volant.

Seward est assis sur le siège du passager, un cigare éteint vissé à ses lèvres épaisses. C'est un individu corpulent, dénué de menton et au cou si massif que sa tête émerge de son corps sans transition, comme celle d'une perruche.

Il jette un coup d'œil à Lane, de l'autre côté de la boîte de vitesses.

« Je commençais à me dire que tu avais fichu le camp », dit-il.

Le cigare oscille entre ses lèvres pendant qu'il parle.

Lane considère les champs déserts au milieu desquels ils se trouvent, les deux routes couvertes de gravier qui se croisent à cet endroit et s'étendent à l'infini dans toutes les directions : à l'est, à l'ouest, au nord, au sud...

« Je ne vois pas où je serais allé. »

Seward désigne d'un geste la viande séchée.

« Tu as trouvé ce que tu voulais ? »

Pour toute réponse, Lane lui tend le paquet. Le gros homme ôte le cigare de sa bouche et exhale un soupir, comme s'il rejetait de la fumée.

« Il fait trop chaud pour manger », dit-il.

Mais il saisit quand même la viande séchée que lui propose Lane, en arrache un bout entre ses dents.

Il fait trop chaud pour manger, l'été indien est accablant, mais quand ils ont fait halte pour que Seward puisse allonger un moment sa jambe douloureuse, Lane n'en a pas moins dit qu'il avait faim, tout comme il avait demandé qu'ils s'arrêtent à la station-service précédente

Le Châtiment de Willie Jones

pour profiter des toilettes. Il vient de passer six années en tôle durant lesquelles il a rêvé de viande séchée et d'un siège en porcelaine digne de ce nom pour faire ses besoins. À présent qu'on l'a laissé sortir et qu'il bénéficie d'un régime spécial pour servir de chauffeur à Seward et sa chaise, il tient à manger de la viande séchée s'il en a l'occasion. Oui, il y tient – et le terme lui-même donne une saveur douce-amère à l'ombre de liberté qui est aujourd'hui la sienne.

« Il ne fait jamais trop chaud pour manger de la viande séchée quand on n'a eu droit qu'à du gruau pendant des années », dit-il.

Pourtant, il se contente de jouer avec le morceau qu'il a détaché du paquet, le faisant rouler entre ses doigts avant de le lancer au chien qui s'est assis devant la portière ouverte du camion.

« Il me rappelle celui que j'avais quand j'étais gosse », dit-il.

Seward pousse un grognement.

« Quand tu étais gosse... Tu es donc un homme à présent ? »

Lane ne répond pas. Il a vingt-quatre ans. Il regarde le chien qui mange le morceau de viande racorni. Assis derrière le volant, il fait soudain mine de le chasser d'un brusque coup de pied.

« Allez, dégage ! lance-t-il tandis que le chien se recule. Dégage ! »

Il claque la portière. Puis le capitaine et son prisonnier en liberté provisoire se remettent en route.

DALE

Dale regarde le camion disparaître le long de la route en direction du sud tout en remplissant le réservoir de la voiture qui s'était arrêtée. Le véhicule soulève des nuages de poussière qui restent en suspens, s'effaçant telle une colonne peu à peu derrière lui. La sécheresse a été terrible en octobre, cela fait des semaines qu'il n'est pas tombé une seule goutte de pluie.

Il baisse les yeux : les vapeurs d'essence tremblotent autour de sa main tandis que le réservoir se remplit. Les chiffres sur le compteur de la pompe glissent lentement vers le haut et s'immobilisent sur 25 lorsqu'il relâche la poignée qui produit un léger cliquetis. Il remet le bec en place, revise d'un geste bref le bouchon du réservoir.

« 25 cents », dit-il en se penchant vers la fenêtre ouverte.

Trois visages luisants se tournent vers lui : le père, la mère et une fillette assise entre eux sur le banc qui tient lieu de siège. Des gens de la campagne, roulant dans une voiture d'emprunt ou acquise à la sueur de leur front. Un bébé gît endormi dans un panier à l'arrière.

Le conducteur lâche deux pièces de 10 cents et une de 5 dans la main tendue de Dale, aussi imprégnée de

Le Châtiment de Willie Jones

graisse que celle du paysan l'est par la poussière des champs.

« À votre avis, ça suffira pour aller jusqu'à Houma ? demande-t-il.

— Ça devrait », opine Dale.

Il se redresse, glisse dans sa poche sa main refermée sur les pièces et regarde la voiture s'éloigner dans cette nuée de poussière persistante. Puis il fait demi-tour et traverse le terre-plein écrasé de chaleur en direction de la boutique. Le chien s'est installé à l'ombre du chêne noir où s'était garé le camion. Ce n'est pas leur chien mais il est en train de le devenir, depuis deux semaines qu'il erre aux abords de la station-service. Ils n'ont jamais trop aimé les chiens mais Ora dit qu'elle ne peut s'empêcher de lui donner à manger maintenant qu'il est là, même si Dale lui rétorque qu'il reste justement là parce qu'elle le nourrit.

La clochette de la porte retentit tandis qu'il pénètre à l'intérieur. Il fait aussi chaud dedans que dehors, mais ici au moins il y a un ventilateur. Ora est assise sur un tabouret derrière le comptoir, ses cheveux noirs collent à sa joue à cause de la moiteur ambiante. Elle lève les yeux de son magazine d'un air interrogateur et Dale se rend compte qu'il n'a rien à lui confier, rien à lui dire. Il est entré simplement pour entrer. Il se passe la main dans les cheveux, durcis par la sueur et la poussière, s'adosse à la glacière.

« Ça sent bon, dit-il.

— Mmm. »

Dale regarde sa femme. Elle lui retourne son regard ; son visage est de marbre.

« Du chevreuil ? demande-t-il.

Le Châtiment de Willie Jones

— Du porc, dit-elle en baissant les yeux sur son magazine.

— Ce cochon ne vient pas d'ici.

— Mmm.

— Tu n'as pas trop chaud ? Je peux rapprocher le ventilateur si tu veux.

— Je suis bien, dit-elle sans relever les yeux.

— J'ai changé les bougies de la bagnole, reprend-il. J'espère que ça ira maintenant. »

Elle pose sur lui un regard interrogateur.

« L'allumage se faisait mal », explique-t-il.

Le sujet l'intéresse visiblement peu, elle retourne à son magazine.

Dale tapote la poche extérieure de sa chemise, à la recherche d'une cigarette, et s'aperçoit qu'il a laissé son paquet au garage. Il se gratte la tête et regarde sa femme avec autant d'intensité que celle-ci fixe son magazine, les yeux rivés sur la page.

Elle finit par relever la tête.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

— Et toi, qu'est-ce que tu as ? » demande-t-il.

Elle referme le magazine et se lève.

« La viande sera bientôt prête », dit-elle.

Elle s'éclipse dans la pièce du fond, referme la porte derrière elle.

Dale se frotte les yeux. Il se décolle de la glacière et traverse la pièce jusqu'à la porte d'entrée. Il reste là devant la vitre et regarde au loin, à l'endroit où la route disparaît dans un mirage vacillant.

ORA

À la cuisine, Ora éteint la gazinière. Sans même prendre le temps de soulever le couvercle pour jeter un coup d'œil dans la marmite, elle se précipite vers le battant de la porte de derrière qui claquait sans arrêt en émettant un bruit familier jusqu'à ce que Dale place la semaine dernière des bourrelets de feutre dans l'encadrement. Le silence paraît plus bruyant à Ora que le choc des deux montants dont la campagne environnante lui renvoyait l'écho. Il la met mal à l'aise. Auparavant, en entendant le bruit dans le champ voisin, le jeune nègre aurait levé la tête entre les rangées de cotonniers et l'aurait aperçue. Désormais, il ignore sa présence, poursuit sa cueillette et enfourne le coton dans son grand sac de toile.

Elle s'assoit au sommet des trois marches en bois qui donnent sur l'arrière du garage, situé à la lisière du champ. Les cigales strident comme des serpents à sonnette. Elle se demande si Dale est toujours adossé à la glacière, dans la boutique, fixant l'endroit où elle se tenait comme s'il pouvait trouver la réponse qu'il cherche, quelle qu'en soit la nature. Elle refuse d'imaginer où Tobe peut bien se trouver actuellement. Aucune lettre n'est arrivée depuis

Le Châtiment de Willie Jones

des semaines de Guadalcanal. Dale et elle n'en parlent pas, comme si le simple fait d'y faire allusion ne pouvait que donner corps à leurs inquiétudes. Elle se rend compte que l'absence de leur fils, au bout de tout ce temps, a provoqué entre eux le même genre de fracture que l'avait fait son apparition dans leur existence, dix-huit ans plus tôt. À l'époque, ils avaient secrètement espéré que leur vie d'avant reprendrait son cours ; chacun rendait l'autre responsable de la situation sans se le dire. Ils attendent à présent le passage du facteur et les nouvelles concernant le front du Pacifique dans un silence tendu, anxieux.

Elle lève les yeux, percevant un froissement d'ailes, et voit un moineau chasser un faucon à travers le champ. De l'autre côté du bâtiment elle entend une voiture passer à vive allure et l'aperçoit une minute plus tard, qui disparaît à l'extrémité de la route en direction de l'est. Ora trouve parfois étrange de vivre ainsi à la croisée des chemins : presque tous les gens qu'elle rencontre ne sont que de passage et se rendent quelque part, alors que sa vie à elle est ainsi faite qu'elle n'a pas un endroit où aller. Lorsque Tobe était plus jeune et s'asseyait à côté d'elle derrière le comptoir, avant d'être assez grand pour servir les clients à la pompe ou donner un coup de main à Dale au garage, ils se racontaient tous les deux des histoires à propos des clients qui pénétraient dans la boutique : cette femme coiffée d'un chapeau se rendait à La Nouvelle-Orléans pour son anniversaire ; cette famille avec des jumeaux allait s'installer en Californie ; l'homme qui s'essuyait le visage avec un mouchoir s'était évadé et fuyait la justice. Elle ne se raconte plus ce genre d'histoires à présent. Elle se contente de s'interroger.

Le Châtiment de Willie Jones

Le garçon dans le champ voisin se rapproche du bout de la rangée, le torse nu et ruisselant de sueur. Il doit avoir neuf ou dix ans, c'est l'un de ces nombreux nègres qui vivent dans les bicoques disséminées aux alentours et qui mènent leur vie comme si le garage de Dale et Ora n'existait pas. Ils n'ont pas besoin d'essence et récupèrent les produits de première nécessité auprès de l'intendance de la plantation, deux ou trois kilomètres plus loin. Il en va ainsi depuis vingt ans, depuis que Dale a hérité de son oncle cette station-service et qu'ils ont quitté La Nouvelle-Orléans pour s'installer ici. Au début Ora avait pensé que les choses changeraient une fois qu'ils auraient repris la station. Elle avait rêvé d'un endroit convivial où les Noirs et les Blancs pourraient se croiser et se rassembler, comme dans l'épicerie de Natchez où elle avait grandi. Mais Dale ne partageait pas cette vision des choses et ne la partage toujours pas, du coup rien n'a finalement changé. Le panneau « Réservé aux Blancs » que l'oncle de Dale avait accroché à la porte est resté au même endroit. Cela n'a fait qu'accroître l'impression d'isolement qu'Ora a toujours éprouvée ici, entourée par toute une communauté et néanmoins séparée d'elle. Et depuis que Tobe n'est plus là, cet isolement est encore plus intolérable.

Obéissant à une brusque impulsion Ora appelle le gamin, Dale peut bien aller au diable ! Au son de sa voix il lève les yeux et ses mains retombent le long de son corps, l'une vide, l'autre retenant le bord du sac. Il attend. Ora ôte ses sandales et traverse le sol poussiéreux jusqu'à l'orée du champ. Le gamin la regarde d'un air méfiant.

« Tu as faim ? » lui demande-t-elle.

Il ne répond pas.

Le Châtiment de Willie Jones

« Il y a du ragoût de porc sur le feu, dit-elle. J'en ai fait beaucoup trop, tu en veux un peu ? »

— Non m'dame. »

Le gosse jette un coup d'œil par-dessus son épaule à l'autre bout du champ où les autres poursuivent leur cueillette.

« Tu n'as pas faim ? » insiste-t-elle.

Il se retourne vers elle et hausse les épaules. Sous sa peau sombre ses omoplates se soulèvent comme des ailes d'oiseau.

« Et des bonbons au chocolat ? »

Les yeux du gamin brillent. Il ne dit pas non.

Ora fouille dans sa poche, en sort un paquet à moitié entamé de Milk Duds. Elle le secoue, quelques bonbons tombent dans le creux de sa main. Elle regarde le gosse d'un air interrogateur.

Il lâche son sac de toile et s'avance vers elle. Elle dépose les friandises dans la paume tendue du gamin, qui les regarde avec circonspection.

« Goûtes-en un. »

Il met l'un des bonbons dans sa bouche et tandis qu'il le mâche l'étonnement se peint sur son visage.

« C'est pas du chocolat, dit-il.

— Il y a du caramel à l'intérieur. »

Le gamin finit son bonbon.

« J'ai jamais mangé du chocolat comme ça. »

Un cri s'élève à l'autre bout du champ. Le gamin se tourne à nouveau, jette un coup d'œil dans cette direction, puis son regard revient sur Ora, comme s'il lui demandait l'autorisation de partir.

« Vas-y », lui dit-elle avec un geste de la main.

Le Châtiment de Willie Jones

Il fourre le reste des Milk Duds dans sa poche et Ora le regarde s'éloigner au milieu des mottes de terre et de poussière. Elle est convaincue que Dale observe lui aussi la scène depuis le porche, elle sent presque son regard désapprobateur dans son dos. Mais lorsqu'elle se retourne il n'y a personne dans l'encadrement de la porte, elle est à nouveau seule.

DALE

Dale passe derrière le comptoir et laisse tomber dans le tiroir-caisse les pièces qu'il vient d'extraire de sa poche. Ora y parvient toujours du premier coup mais lui doit s'y prendre à trois reprises pour refermer le tiroir. À côté de la caisse il aperçoit le magazine qu'Ora a abandonné sur le comptoir, un exemplaire de *Life* du mois d'août, sur la photo en couverture on voit un officier en uniforme embrassant sur la joue une femme élégamment vêtue. La légende proclame : « Les adieux d'un soldat ». Dale a un mouvement de recul. Il pense à ce jour de janvier où ils se sont enfournés tous les trois dans la Bantam avant de rouler en silence jusqu'à La Nouvelle-Orléans : Ora qui tremblait, Tobe qui serrait les dents, Dale lui-même qui prenait sur lui, prêt à refouler n'importe quelle émotion. Il revoit les jeunes gens rassemblés le long du trottoir, une fois là-bas, attendant l'autocar qui allait les conduire au camp d'entraînement. Ils n'avaient pas encore revêtu l'uniforme et étaient tous en blue-jeans. Les mères pleuraient. Les pères pour la plupart paraissaient mal à l'aise. C'était le cas de Dale. Ses yeux se posent à nouveau sur

Le Châtiment de Willie Jones

la couverture du magazine, l'homme en uniforme, la femme stoïque. « Les adieux d'un soldat », vraiment...

La clochette retentit au-dessus de la porte. En levant les yeux, Dale constate que Benny vient d'arriver pour prendre son service de nuit à la pompe à essence. Le jeune homme a l'âge de Tobe, c'est le plus jeune des dix enfants d'Art Mayes, tous élevés à quelques kilomètres d'ici sur la terre que cultive encore le vieil Art, à quatre-vingts ans passés.

« C'est juste pour vous dire que je suis arrivé », dit Benny.

Dale opine du menton en guise de salut, retourne le magazine pour en cacher la couverture.

« Tu es en avance, dit-il. Il n'est pas encore 18 heures. »

Benny hausse les épaules.

« J'avais rien d'autre à faire. »

Il s'avance, un sac en papier à la main qu'il tend à Dale par-dessus le comptoir.

« M'man vous envoie ça, dit-il. Ce sont des figues, il y en a plein les arbres en ce moment. »

Dale s'empare du sac.

« Tu la remercieras de ma part, dit-il.

— Elle est heureuse de s'en débarrasser.

— Eh bien, je suis heureux quant à moi d'en profiter. (Dale hume le sac.) Comment va ta mère ? Ça fait un bout de temps que je ne l'ai pas vue.

— Elle s'en sort.

— Et ton père ?

— Il va bien. »

Dale se racle la gorge.

« Ce nègre travaillait pour lui ?

— Apparemment.

— Et comment va son genou ? »

Le Châtiment de Willie Jones

Benny hausse à nouveau les épaules.

« Pas trop mal. Il peut conduire à nouveau, en tout cas. Il compte aller à Saint-Martinville ce soir pour assister à l'exécution de ce type. Il dit qu'il ne veut surtout pas rater ça. »

Dale se gratte la tête.

« La chaise électrique sera installée à l'intérieur de la prison, d'après le journal. On risque donc de ne pas voir grand-chose. »

Benny hausse les épaules. Ils restent tous les deux silencieux pendant quelques instants.

« Bon, dit finalement Benny. Je vais attendre dehors dans le camion.

— Entendu », dit Dale en regardant sortir le jeune homme.

LANE

Lane a une cicatrice en travers de la main droite. Quand il tient trop longtemps certains objets – un manche de hache, un couteau à huitre ou un volant de voiture –, cela provoque une sorte de brûlure, il a l'impression que sa peau se déchire à nouveau à cet endroit. Lorsqu'ils atteignent la région marécageuse, le long du bayou Teche, la cicatrice le fait à nouveau souffrir. Il avait treize ans lorsqu'il s'est entaillé la main en fracassant une vitre pour la première fois, avant d'avoir appris à crocheter une serrure ou à se protéger en enroulant une étoffe autour de son poignet. Lors de cette première tentative, il s'agissait moins en l'occurrence de chaparder quoi que ce soit que de récupérer ce qui lui revenait de droit, un Remington calibre 12 qui avait appartenu à son grand-père et que son père avait perdu au poker au profit d'un certain Guy Davis, qui travaillait comme lui dans les champs de canne à sucre. Lane avait fracassé le panneau vitré de la porte de la cuisine avant d'insinuer sa main entre les éclats de verre pour saisir la poignée et de se retrouver d'un seul coup dans la maison d'un étranger : une marmite de soupe froide trônait sur le poêle, des assiettes sales s'empilaient

Le Châtiment de Willie Jones

dans l'évier, des bottes couvertes d'une croûte de boue se dressaient à côté de la porte. La plaie n'avait pas été suturée et avait guéri tant bien que mal ; la ligne enflée et sinueuse lui rappelait en permanence à quel point il est facile de pénétrer par effraction dans la maison d'un inconnu.

Il lève la main, la secoue et porte la cicatrice à ses lèvres, sensible au goût un peu salé de sa propre sueur. On ne voit pas le bayou depuis la route mais ses relents arrivent jusqu'à lui, un mélange de moisissures terreuses, minérales et marécageuses qui lui rappelle sa maison. Aux champs de canne à sucre et de coton ont succédé des bosquets de pacaniers qui cèdent bientôt la place aux maisons à colonnades regroupées au milieu des chênes à la lisière de La Nouvelle-Ibérie. C'est là qu'ils sont censés passer la nuit après l'exécution qui aura lieu sur le coup de minuit à Saint-Martinville, une vingtaine de kilomètres plus au nord. Seward s'est endormi dans le siège du passager. Il respire lourdement, avec de forts bruits de gorge, et en voyant ses mâchoires remuer Lane se demande s'il n'est pas en train de rêver qu'il mange. Depuis que le capitaine s'est assoupi, il lui est bien venu à l'idée qu'il pourrait conduire cette chaise électrique n'importe où, si ce n'est prendre la fuite, mais il ne sait pas où aller. Comme il a déjà purgé la moitié de sa peine, il se dit qu'il est sans doute préférable de l'effectuer jusqu'au bout plutôt que de risquer une nouvelle condamnation, plus lourde que la précédente. Et les voici maintenant arrivés, avec leur terrible chargement.

Lane se tourne vers le capitaine. Seward s'étire, se racle la gorge et se redresse sur son siège, regardant Lane du

Le Châtiment de Willie Jones

coin de l'œil comme s'il voulait vérifier si son chauffeur s'était aperçu qu'il dormait. Il dévisse ensuite le bouchon de la flasque qu'il garde dans sa poche intérieure et en avale une rasade. Après s'être essuyé la bouche, il porte sa main en visière au-dessus de ses yeux et regarde à travers le pare-brise.

À l'extérieur le soleil déclinant éclaire la poussière soulevée au passage des autres véhicules : des chargements de canne à sucre et des camions-citernes aux cuves marron. Le moteur de leur propre camion émet un ronronnement régulier.

« Je n'ai pas mis les pieds à La Nouvelle-Ibérie depuis 1937, dit finalement Seward en laissant retomber sa main. L'année où mon petit-fils est né. Et où il est mort.

— L'année où j'ai été condamné », murmure Lane.

Il se dit qu'il a dû passer à La Nouvelle-Ibérie lorsque le père de son père est tombé malade, mais c'était en pleine nuit et il était encore un enfant à l'époque. Était-ce bien La Nouvelle-Ibérie du reste ? Peut-être s'agissait-il d'une autre bourgade des environs. Il se souvient que son père parlait de la saleté des champs de pétrole et se rappelle avoir vu une immense étendue, une cité entière de derricks qui brillaient au clair de lune, leurs frêles structures dressées dans la nuit. La plupart des souvenirs de Lane se présentent de la sorte, comme des éclats détachés de leur contexte. On dirait que son existence avant qu'il ne soit enfermé à Angola se résume à une succession d'instantanés discontinus, sans trame narrative et semblables à des rêves : une oie prise dans une clôture de barbelés, sa mère en train de pleurer dans le jardin devant une soupière, les silhouettes de ses frères et sœurs courant nus sous la pluie. Quant à sa vie à Angola elle

Le Châtiment de Willie Jones

n'a rien de bien mémorable, chaque jour y étant strictement semblable au précédent.

Lane ralentit l'allure lorsqu'ils arrivent dans le centre-ville. Jusqu'à présent ils ont traversé des prairies, des marais, des champs de canne à sucre, apercevant de temps à autre quelques villages à l'horizon. C'est la première véritable ville où Lane remet les pieds depuis sa condamnation à Thibodaux, il y a six ans. Des hommes sont assis à l'ombre dans des fauteuils devant l'échoppe d'un coiffeur dont le cylindre bariolé tourne lentement au-dessus d'une fenêtre ouverte. Des gens vont et viennent dans la rue, longeant des vitrines où se dressent des mannequins bien habillés, d'autres où sont exposés des livres, des horloges, des montagnes de gâteaux. À l'entrée du théâtre le public fait la queue pour une séance en matinée sous une marquise fatiguée, chacun s'éventant avec ce qu'il a sous la main. Lane se revoit à bord du fourgon, à la sortie du tribunal de Thibodaux, contemplant avec envie le spectacle des rues semblables à celle-ci. Aujourd'hui, en regardant par la fenêtre, il est saisi par un étonnement proche de la panique. Cela ressemble à tous les centres-villes qu'il a déjà pu voir, mais il a l'impression de débarquer sur la Lune. Des cinémas, des boutiques, de belles chaussures, des restaurants : rien de tout cela ne signifie plus grand-chose à ses yeux. Et il se demande si c'était le cas jadis.

« Tourne à gauche, lance Seward. Dans Iberia Street. »

Lane s'exécute et s'arrête comme Seward le lui demande devant un grand bâtiment blanc édifié en retrait de la rue, un édifice en stuc de quatre étages érigé au sommet d'un imposant escalier en ciment, orné de pilastres disposés entre cinq battants de fenêtres qui s'élèvent presque aussi haut

Le Châtiment de Willie Jones

que le bâtiment lui-même. Les portes à doubles battants et les cadres des fenêtres sont en métal, les portes sont ornées de huit disques brillants. Lane n'a jamais vu une construction pareille.

« C'est le palais de justice, lui dit Seward. Le nègre attend là-dedans. Sa cellule est tout en haut. Et je te parie qu'il ne se sent pas très en forme ce soir, mon gars. »

Lane ne réagit pas immédiatement. La brusque proximité du détenu condamné à prendre place sur cette chaise pour y trouver la mort le met mal à l'aise.

« Je croyais qu'il était à Saint-Martinville, dit-il.

— Ah... On a préféré le sortir de la prison de Saint-Martinville pour éviter que les braves citoyens du coin ne fassent le travail à notre place... »

Lane considère le bâtiment en essayant de se représenter l'individu enfermé à l'intérieur. Que peut bien faire un homme lorsqu'il sait qu'il n'a plus que quelques heures à vivre ?

« Qu'a-t-il fait exactement ? » demande-t-il.

Seward crache par la fenêtre.

« Il a violé une Blanche. Dans sa propre chambre. Il s'est glissé par la fenêtre et lui a fait son affaire alors que le père de la fille se trouvait dans la pièce à côté. »

Lane marque une nouvelle pause.

« Il l'a tuée ? »

— Tu rigoles ? Il n'aurait été en sécurité nulle part s'il l'avait tuée. (Seward tapote de la main la portière du camion, sa bague résonne contre le métal.) Mais le résultat aurait été le même. La fille s'est suicidée le lendemain. Elle s'est fait sauter le caisson avec le fusil de son père. »